

Contribution à L'ÉTUDE DE L'ALTER-JUDAÏSME

Jacques Amar

Maître de conférences

en droit privé.

P.-E. Blanrue, *Le monde contre soi*, ed. Blanche, 2007 ;
E. Marty, *Une querelle avec A. Badiou, philosophe*, ed. Gallimard,
L'Infini, 2007.

Il n'y a pas de génocide sans préalablement une accumulation de haines et de rancœurs à l'encontre d'une catégorie de population. C'est à partir de ce constat que l'historien P.-E. Blanrue a essayé de compiler dans *Le monde contre soi*, « une anthologie des propos contre les Juifs, le judaïsme et le sionisme ». L'enjeu du livre est de « rendre compte d'un phénomène protéiforme et multiséculaire, afin de dégager le terrain pour exercer sereinement notre réflexion » (p. VI). Bref, un programme ambitieux dont on ne mesure l'intérêt qu'après avoir fait abstraction des nombreux défauts de l'ouvrage.

Une accumulation de citations ne constitue pas une démonstration surtout lorsque celles-ci procèdent de registres tellement différents que l'on n'arrive plus à percevoir une quelconque unité aux propos. Ainsi, on trouve parmi les auteurs certains prophètes comme Amos ou Michée. Compte tenu des propos reproduits, il eut été plus simple de faire une compilation des paroles des prophètes. Surtout qu'en tant prophètes, ils ne font que communiquer la parole divine à l'encontre du peuple juif. Des références – incomplètes de surcroît – vont même jusqu'à inclure Moïse comme auteur de propos douteux à l'encontre des Juifs sans qu'il soit distingué ceux que Moïse a proféré de ceux pour lesquels il n'était que le vecteur de la parole divine. Avoir le monde contre soi procède ici d'une véritable expérience métaphysique.

On ne comprend pas également qu'il y ait une entrée à Rabbi Jacob (p. 258). Il est précisé que le film est « destiné à se moquer du racisme et de l'antisémitisme » (sic). A ce stade, c'est une bonne partie des dialogues du film qu'il aurait fallu également retranscrire avec en prime une anthologie d'histoires juives plus ou moins douteuses. Enfin, l'auteur inclut aussi des citations de personnes dont il précise bien qu'elles ne sont « ni antisémites ni antisionistes » comme celles de Yossi Klein Halevi et dont on ne saisit pas toujours l'intérêt (p. 161).

La variété des citations est complétée par des extraits de textes antisémites comme par exemple le décret du 6 juin 1942 réglementant les professions artistiques sous Vichy (p. 245), des propos tenus à la télévision (p. 260) ou encore des extraits de textes visant à analyser le phénomène antisémite (p. 259 à propos de M. Rafsjus). D'autres citations sont clairement ésotériques pour les non-initiés comme celle de G. Orwell ou celle de P. Assouline.

L'auteur, en dépit de ses notes explicatives qui vise à « laisser le temps au lecteur d'en saisir la substance – de la citation – et de nourrir sa réflexion » (p. VIII) suscite bien souvent la perplexité. Ces notes sont par exemple déficientes quand on lit celle consacrée à P. Claudel (p. 84) qui ne mentionne pas le philo-sémitisme de la fin de vie de cet auteur. Quant aux références, elles sont malheureusement incomplètes. L'anthologie commence par une citation de Mahmoud Abbas extraite de sa thèse. Elle est contrebalancée par la note explicative qui contient une citation du même M. Abbas où celui-ci relativise ses propos, sauf que cette fois il n'y a pas de référence. Certaines citations sont clairement référencées avec la page de l'ouvrage mais, dans leur grande majorité, l'auteur se contente d'indiquer le titre de celui-ci.

La démarche se veut « systématique » (p. VII) et repose essentiellement sur le travail personnel de l'auteur qui nous assure avoir « défriché des documents de diverses natures (livres, interviews, films...), interdits, cachés, méconnus, lus ou vus trop vite ». On ne peut qu'être sceptique quand on constate les lacunes des citations.

On doute que l'auteur ait tout lu comme il le prétend lorsqu'on voit comme référence des journaux des années 20 comme le *Jewish Chronicle* (p. 81) ou l'*Illustrated Sunday Herald* (p. 82) ou, pour de Gaulle, (p. 143) un document avec la référence spécifique du Ministère des affaires étrangères alors que le texte cité est publié dans ses notes et carnets.

Finalement, l'auteur noie l'intérêt de certains textes qu'il a pu exhumer dans une perspective tellement large qu'on ne peut dans un premier temps qu'avoir une réaction de rejet devant un tel ouvrage.

Alors, pourquoi rendre compte de ce livre ? Peut-être tout simplement pour la raison suivante : notre époque, à travers une judiciarisation accrue des procès

en diffamation et un goût sans limite pour les distinctions conceptuelles, en est venue à brouiller les frontières du phénomène antisémite. Dans la rhétorique contemporaine, il est convenu que les antisémites ne doivent pas être confondus avec les antisionistes ; certains propos ne peuvent être condamnés à partir du moment où ils sont tenus par des Juifs qui se répandent dans les médias pour soutenir des thèses extrêmement pernicieuses sur Israël...

C'est là qu'est l'intérêt du livre : le fatras des citations permet de retrouver les principales facettes de l'argumentaire de ce qu'un précédent numéro de *Controverses* a appelé les Alter-juifs. Ces textes mélangés à d'autres montrent bien comment à chaque fois se dessine une stigmatisation des Juifs et que, in fine, la théorie du complot n'est toujours pas effacée.

Armé de cette anthologie – et on espère que l'auteur en corrigera les défauts dans une prochaine édition – on peut mieux comprendre l'argumentaire de A. Badiou et apprécier l'ouvrage de E. Marty qui se consacre à l'étudier. Paradoxalement, les auteurs étudiés par E. Marty, à l'exception de Deleuze, ne figurent pas dans l'anthologie de M. Blanrue en dépit de la médiatisation dont ils ont pu faire l'objet. D'où finalement une certaine complémentarité entre les deux ouvrages car là où l'anthologie permet de retracer la perception du peuple juif, l'ouvrage de Marty répond à ceux qui analysent celui-ci comme un problème.

Problème juif

Le livre de E. Marty, *Une querelle avec Alain Badiou, philosophe*, est une compilation de textes de l'auteur qui tous, portent sur les conceptions de certains philosophes à propos des Juifs. Le livre se veut une réponse au livre de A. Badiou « *Portée du mot juif* » dont il résume les thèses et fait une critique serrée. Il définit de façon ironique la position de celui-ci comme non-antisémite, concept que l'on peut considérer comme le pendant goy de l'Alter-juif : là où celui-ci invoque sa judéité pour promouvoir une façon de penser et imposer une norme identitaire détachée de toute pratique religieuse, celui-là commence par dénoncer l'antisémitisme dans ce qu'il a de plus vulgaire, pour faire émerger un discours d'une « extrême violence » – l'expression concerne A. Badiou mais semble pouvoir être généralisée à tous les auteurs étudiés – (p. 15) à l'égard des Juifs. Peut-être trouve-t-elle son expression la plus achevée dans la citation de N. Michel placée en exergue, N. Michel étant selon E. Marty, « la muse » (p. 86) de l'Organisation politique, le groupe auquel participe activement A. Badiou.

On se rend véritablement compte de l'opération rhétorique stigmatisée par E. Marty à travers le commentaire d'un texte de E. Balibar et J. M. Levy-Leblond et de la critique des ouvrages du philosophe de G. Agamben. Le texte de Balibar et Levy-Leblond mariage improbable entre un philosophe et un

physicien, publié par *Le Monde*, révèle sous la plume de Marty, sa vraie nature : un chef d'oeuvre de rhétorique non-antisémite dans lequel les auteurs adoptent une position moralisatrice singulièrement intenable lorsqu'elle est analysée en détail. Ainsi, cette phrase qui renvoie toujours à l'idée du complot et qui présentent les accords d'Oslo « comme – rétrospectivement – un moment tactique dans la conquête du Grand Israël » alors que l'emprise territoriale israélienne a été réduite par le désengagement de 2005. Ou encore, celle-ci à propos des attentats suicides : « ceux qui pratiquent eux-mêmes la terreur de masse avec des moyens supérieurs nous semblent mal placés pour la dénoncer ». Tout se vaut donc : il n'y a plus ni coupable ni victime.

On retrouve le même procédé d'équivalence impossible dans les ouvrages de G. Agamben. Ainsi cette phrase, là encore remarquablement analysée par E. Marty à propos des prisonniers de Guantanamo : « la seule comparaison possible est la situation juridique des juifs dans les Lagers nazis qui avaient perdu, avec la citoyenneté, toute identité juridique, mais gardaient au moins celle de juif » (p. 140). Comme le note l'auteur, si Agamben avait tout simplement écrit camp d'extermination plutôt que Lagers, « l'absurdité de la comparaison entre les prisonniers de Guantanamo et les juifs d'Auschwitz sauterait aux yeux, alors que le mot Lager donne le change ». Et dans sa conclusion, l'auteur de noter : « si la question de l'extermination des juifs par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale n'est pas l'objet d'une remise en cause, en revanche l'obsession de la radicalité philosophique est d'en dissoudre la singularité et de la séculariser pour en faire l'équivalent de n'importe quelle répression : l'exemplarité de la Shoah devient non plus une exemplarité de l'exception mais l'exemplarité de la banalité du politique » (p. 153-154).

Dans ce cadre, la puissance conceptuelle de A. Badiou – et de C. Winter, auteur non-mentionné à l'origine mais qui se distingue également par un texte d'une rare violence contenu dans l'ouvrage *Circonstances 3 Portée du mot juif* – tient précisément dans sa capacité à fournir une solution à ce problème.

La solution est somme toute très simple : puisque, selon ses auteurs, Israël tire sa légitimité de la Shoah et puisque l'antisémitisme provient d'une exacerbation du mot juif, il suffit d'oublier « l'Holocauste » et que l'Etat d'Israël ne soit plus nommé Etat juif. Bref, si on voulait caricaturer, on dirait : on efface tout et... on recommence ?

Les choses sont peut-être un peu compliquées et nous voudrions profiter du livre de E. Marty pour montrer qu'A. Badiou et C. Winter ont le mérite de dire ce qui est sous-jacent chez nombre d'auteurs. S'agissant du coeur de la démonstration, elle repose sur la critique faite par Badiou de la sacralisation du mot juif en raison de l'idée d'élection. Cette dernière deviendrait la fable

auto-justificatrice des violations du droit international par Israël. Cette sacralisation serait en effet indirectement validée par le nazisme. Aussi, pour ne plus être déterminé par le nazisme, « la compassion pour les juifs exterminés ne doit pas s'adresser aux victimes en tant que juives ».

On passera sur la reprise du poncif selon lequel Israël viole en permanence le droit international par A. Badiou dont les écrits, comme le note E. Marty ne se sont jamais caractérisés par un appel au respect des règles existantes. Rhétoriquement, c'est comme si on écrivait, pour les dénoncer, que les sans-papiers se servent de leur position de victime permanente liée à leur ancienne situation d'esclave pour ne pas respecter le Code de la nationalité. C'est du même acabit et c'est tout autant scandaleux.

Ce point mis à part, par un paradoxe apparent, le renversement compassionnel trouve son expression la plus forte dans la philosophie de E. Levinas lue par R. Lellouche dans *Difficile Levinas, Peut-on ne pas être lévinassien ?* En effet, si on suit l'éthique lévinassienne jusqu'au bout, on aboutit au constat effrayant dressé par R. Lellouche : « *Qu'un rabbin ou un prêtre fasse preuve d'abnégation et de sacrifice jusqu'à prendre la place d'une victime désignée, et qu'il marche à la mort à sa place, en se substituant à la victime, voilà qui est sublime. Qu'un Juif, entrant dans la chambre à gaz, pardonne à son persécuteur nazi, voilà encore qui est sublime. Mais qu'un Juif, entrant dans la chambre à gaz, pousse l'éthique de la « substitution » jusqu'à considérer qu'il est lui-même responsable du crime que ce persécuteur nazi commet contre lui et ses frères, voilà qui est certainement déjà au-delà du bien et du mal moraux, et qu'on peut considérer moralement scandaleux. Or c'est là rien moins que ce que propose (?) l'éthique de Levinas ! (Vladimir Jankelevitch et son imprescriptible était d'un autre avis).*

Le rapprochement entre les deux pensées ne doit cependant pas surprendre : dans *Logique des mondes*, des spécialistes de la philosophie de A. Badiou trace des ponts entre la pensée de cet auteur et celle de Levinas. Badiou lui-même renvoie à Levinas pour expliquer sa position dans l'interview qu'il a accordée au *Monde* daté du 14 juillet 2007. On peut donc se demander s'il n'est pas temps de reconsidérer sérieusement, la pensée de E. Levinas. Car, le seul moyen d'assumer la substitution victime/coupable, c'est effectivement l'oubli pour résoudre le conflit au Proche-Orient. Comment en effet se mettre à la place de son bourreau si on passe son temps à se souvenir de sa souffrance ?

Sans aller jusque là, le refus de l'histoire est inhérent à la pensée de A. Badiou. Comme il l'écrit dans *Logique des mondes*, « l'Histoire n'existe pas... pour la dialectique matérialiste ... l'immobilité stagnante du présent, sa stérile agitation, l'atonie violemment imposée du monde, est ce qui frappe d'abord ». Il s'oppose en cela au matérialiste démocratique qui a « une passion de l'histoire... il

affirme en effet de façon tout à fait explicite qu'il importe de tenir le présent dans la limite d'une réalité atone » (p. 531-532). Dès lors, si le passé paralyse le présent, l'injonction pour libérer le présent, c'est le devoir de l'oubli. Dans cette perspective, ce n'est pas uniquement l'Etat d'Israël qu'il faut oublier mais également l'identité de la France par rapport à celle de l'Allemagne – proposition que l'on trouve exprimée dans *Circonstances 2*. Le refus du « prédicat juif » s'accompagne également de la négation de l'identité palestinienne et arabe.

Pour autant, si on se souvient des propos de R. Aron, à savoir que son identité juive aurait disparu s'il n'y avait pas eu la Shoah et la création de l'Etat d'Israël, le propos est loin d'être scandaleux. Il énonce la condition indispensable de la disparition du particularisme juif. On comprend mieux ici la réponse qu'a adressée A. Badiou à Marty lorsqu'il écrit : le Juif, c'est moi. Il radicalise simplement non seulement la rhétorique des Alter-juifs mais également la philosophie du XX^e siècle qui n'a eu de cesse de revendiquer son origine juive.

Il n'en va d'ailleurs pas différemment des thèses de Badiou sur Paul soutenue dans *Saint Paul, la fondation de l'universalisme*, « son livre le plus important » selon Marty (p. 16). Il existe en effet de troublantes similitudes entre cet ouvrage publié en 1997 et celui de D. Boyarin, intitulé *Paul, a Radical Jew, Paul and the Politics of Identity*, sorti en 1994 et disponible à présent sur internet. Cet auteur s'inspire de la tradition juive et se revendique orthodoxe pour fonder un discours antisioniste que ne renierait pas A. Badiou. Ainsi, "Just as Christianity may have died at Auschwitz, Treblinka and Sobibor... so I fear that my Judaism may be dying at Nablus, Deheishe, Beteen (Beth-El) and El-Khalil (Hebron)" (cité par Alvin H. Rosenfeld, *Progressive Jewish Thought and the New Anti-Semitism*).

Cela n'empêche cependant pas A. Badiou d'écrire que se souvenir de la destruction des Juifs d'Europe, « c'est bien évidemment une nécessité, non seulement pour les Juifs, mais pour l'humanité tout entière », phrase non-reproduite par E. Marty dans l'exposé de sa querelle. On a toutefois du mal à comprendre dans le système philosophique de A. Badiou un tel énoncé – *c'est bien évidemment une nécessité* –. De même dans son précédent ouvrage *Le siècle*, il écartait en une phrase le problème de la pédophilie en énonçant là encore qu'une législation sur le sujet relevait de l'évidence. On est ici heureux d'apprendre que ce philosophe participe à la condamnation du négationnisme et de la pédophilie. On aimerait seulement pouvoir disposer d'une clé de lecture pour identifier ce qui est nécessaire par opposition à ce qui est contingent dans une pensée révolutionnaire. On est loin de la « logique de l'apparence » que cherche à construire *Logique des mondes*. A moins d'analyser la référence à la Shoah par A. Badiou comme le fait J.-C. Milner – auteur omniprésent dans la querelle entre A. Badiou et E. Marty, dans *Le Juif de savoir* : « Des camps, il a fait son affaire personnelle : il a pleuré avant

tout autre et plus profondément que tout autre. Aussi bien toute autre larme que la sienne doit-elle être tenue pour une exploitation marchande. Seules ses larmes à lui sont nobles et désintéressées ; à ceci près qu'elles atteignent une noblesse d'autant plus haute qu'elles ont cessé de couler... Il préfère pousser l'intensité de son souvenir au point extrême où elle est indiscernable d'un éternel oubli » (p. 191).

Dans ce processus de substitution où tout s'équivaut, on peut même voir le film *Shoah* comme un film nazi. De prime abord, encore un excès de rhétorique qui ne manque pas de surprendre. Pour autant, les prémisses d'une telle analyse sont déjà en germe chez G. Steiner qui dès 1967, dans *Langage et silence*, écrivait : « c'est du judaïsme même que le nazisme a tiré sa propre foi en une race « élue », son nationalisme millénaire et messianique » (citation extraite de l'ouvrage de P.-E. Blanrue). Bref, très tôt, les noms nazis et juifs ont eu tendance à devenir indistincts dans la pensée de certains auteurs. On ne peut donc ensuite s'offusquer quand un auteur tire de cette indistinction des conclusions radicales.

Il faut donc prendre A. Badiou au sérieux pour plusieurs raisons :

- saisir les implications logiques de la négation de l'identité juive ou de son exacerbation,

- comprendre le tournant radical qui a marqué la perception du conflit israëlo-arabe à compter des années 2000 : là où un M. Rodinson dans son livre *Peuple juif ou problème juif ?*, réédité en 1997, écrivait qu'il fallait se résoudre à l'existence de l'Etat d'Israël, quand bien même on pouvait la regretter, et donc privilégier une solution pacifique fondée sur la coexistence d'une entité palestinienne et une entité israélienne, on est à présent confronté à une rhétorique qui ne prend des précautions stylistiques que pour mieux, au contraire, nous habituer à la disparition – nécessaire et évidente pour parler comme Badiou – de l'Etat d'Israël.

- disposer du corpus idéologique le plus achevé sur ce point et comprendre ainsi la difficulté pour les Juifs de s'insérer dans un schéma universaliste.

Ainsi, le livre de Blanrue compile les matériaux que celui de Marty aide à analyser.

Pour autant, et c'est ce qui nous différencie de l'analyse de Marty, se poser contre A. Badiou ne doit pas occulter la pertinence de ses analyses sur l'évolution sociale que connaît la France et le tableau sans concession qu'il dresse des « nouveaux philosophes » et du ralliement de certains au président actuel de la République française. Il est donc important de penser avec Badiou pour comprendre que Lévinas n'est pas un grand talmudiste et que les « nouveaux philosophes » n'expriment en rien une pensée juive, de façon à pouvoir élaborer un discours positif sur Israël qui n'aboutisse pas à un renoncement au progrès social.